



MONASTÈRE
ROYAL
DE BROU
BOURG-EN-BRESSE



DOSSIER DE PRESSE

Présentation
des nouvelles
acquisitions

à l'occasion de la restauration
des appartements du prieur

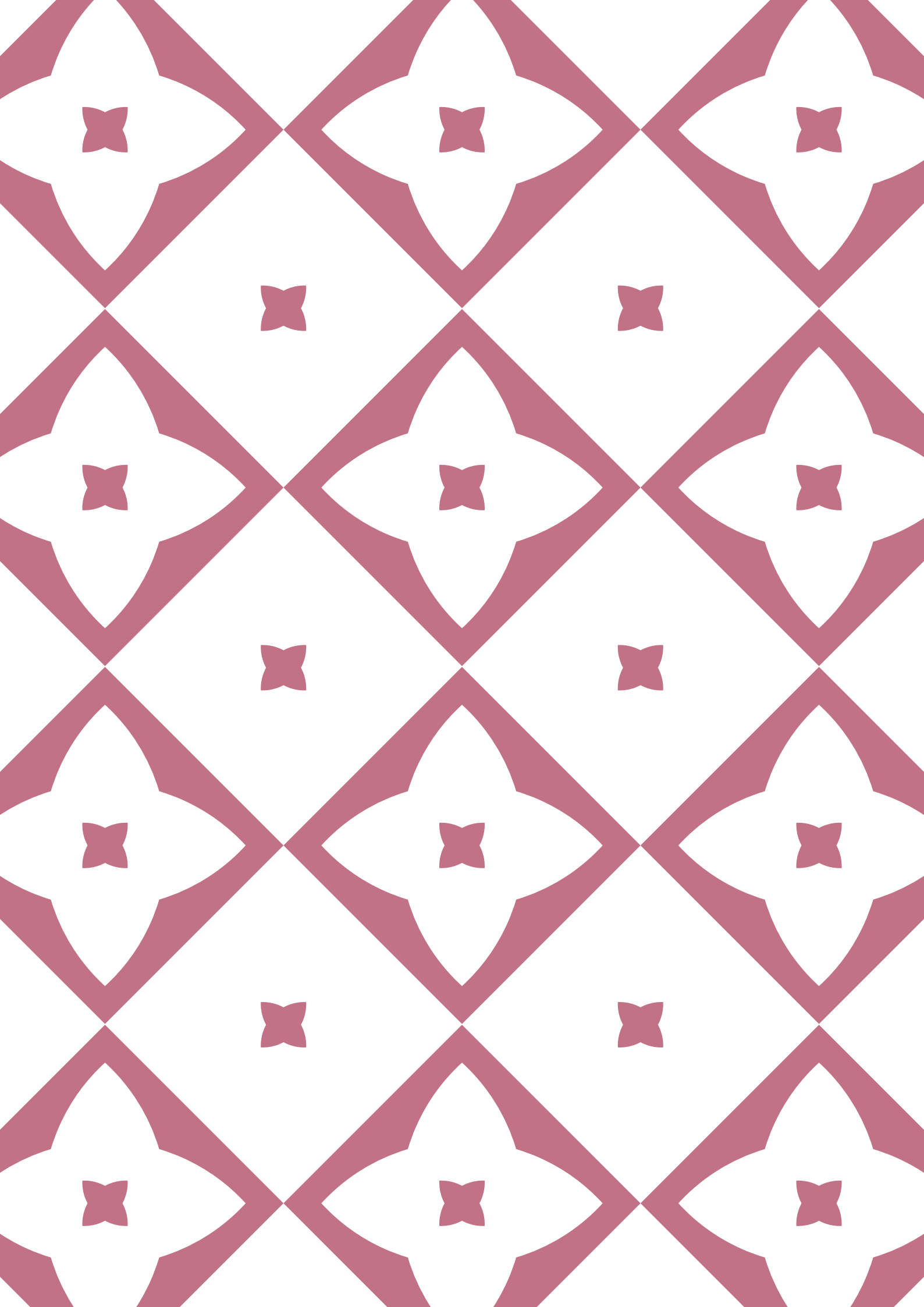
mars 2025

COLLECTIONS

CENTRE
DES
MONUMENTS
NATIONAUX



monastere-de-brou.fr



SOMMAIRE

04

Communiqué
de presse

05

Les œuvres
qui rejoignent
le parcours
permanent

06

Un ensemble de
trompe-l'œil

16

Des œuvres
contemporaines

21

Les autres
acquisitions,
exposées
temporairement

24

Les
restaurations

25

Les mécènes et
partenaires

26

Les travaux de
réfection
des menuiseries

27

Le monastère
royal de Brou

Découvrez les appartements du prieur rénovés et les nouvelles acquisitions du monastère royal de Brou !

À l'occasion des travaux de réfection des menuiseries menés sur la façade sud du monastère de Brou cet automne-hiver 2024-25 par la Ville de Bourg-en-Bresse, les appartements du prieur - dont l'ensemble des collections a dû être démonté - se sont refait une beauté ! L'accrochage a été entièrement repensé pour intégrer notamment une partie des nouvelles acquisitions.

En effet en 2024, grâce à la générosité de l'association des amis et de donateurs privés, le musée des beaux-arts de la Ville de Bourg-en-Bresse a acquis de nouvelles œuvres et a pu restaurer une peinture supplémentaire. Ces récentes acquisitions rejoignent pour la majorité d'entre elles le parcours permanent.

Depuis le 29 mars 2025, les visiteurs peuvent (re)découvrir les appartements du prieur et les 24 nouvelles acquisitions. Parmi elles, on retrouve notamment

- une collection de 14 trompe-l'œil des 17^e et 18^e siècles présentée entièrement dans la salle du prieur ainsi qu'un portrait du miniaturiste Charles Hénard (Bourg-en-Bresse, 1756 – New York, 1813) qui rejoint les vitrines du Salon Régence
- dans le reste du parcours permanent : une exquise statuette d'Enfant Jésus malinois vers 1500, trois œuvres contemporaines des artistes du Fil de l'eau, de Ghyslain Bertholon et Nicolas Boulard.
- deux œuvres de Soyun Park réalisées lors de l'exposition « Corps de ville » à H2M-espace d'art contemporain de Bourg-en-Bresse en 2023-2024 : elles sont présentées de façon temporaire dans l'espace d'actualité des collections.

Ces acquisitions récentes ont été possibles grâce à des dons exceptionnels et la générosité des mécènes et des artistes.



LES ŒUVRES QUI REJOIGNENT LE PARCOURS PERMANENT

Malines et Bruxelles

Enfant Jésus

Vers 1500

Bois polychromé et doré

Inv. 2024.15 (don de l'association des amis du monastère royal de Brou)

Avis favorable de la délégation permanente de la commission scientifique régionale des musées de France, le 14 novembre 2024

Cette statuette est sculptée à Malines, où la fondatrice de Brou Marguerite d'Autriche tient sa cour de régente des Pays-Bas et conserve quatre petits Jésus sculptés. Ils sont alors populaires, en particulier auprès des femmes sans enfant. Certaines religieuses les habillent et s'en occupent même comme de véritables nourrissons ! La polychromie est quant à elle réalisée à Bruxelles, comme l'indique la marque sur le socle.

La statuette, en bois polychromé et doré, représente l'Enfant Jésus debout, entièrement nu, tenant le globe terrestre d'une main et bénissant de l'autre. Comme l'indique l'inscription sur le socle, « Salva nos omnes Salvator mundi », c'est celle du Christ sauveur du monde.

Son style permet de le rattacher à la production malinoise vers 1500. Il offre ainsi un corps gracile au cuisses arrondies et charnues ponctuées de petites rides, un visage poupin et souriant, ainsi que des boucles de cheveux creusées à la gouge. Ces petites sculptures de dévotion privées étaient sculptées à Malines mais généralement polychromées à Bruxelles – comme l'indique la marque retrouvée sur plusieurs exemples parmi les plus anciens (voir les publications de Sophie Guillot de Suduiraut).

Cet exemplaire présente une belle qualité de sculpture et une polychromie raffinée. Il est très bien conservé, malgré quelques repeints (notamment sur le visage) – ce qui n'est pas inhabituel pour des sculptures aussi anciennes.

La cité de Malines au début du XVI^e siècle, au cœur du Brabant, constitue alors un foyer artistique de premier plan, grâce à la prospérité économique et à la paix politique, apportée notamment par les régentes successives Marguerite d'York et Marguerite



d'Autriche, qui y résident.

Cette dernière, fondatrice du monastère royal de Brou et propriétaire de l'une des plus belles collections d'art au Nord des Alpes à cette époque, nourrissait un intérêt particulier pour les représentations de l'Enfant Jésus. Selon ses inventaires, étudiés par Dagmar Eichberger, elle possédait ainsi dans son palais de la Cour de Savoie (Hof van Savoyen) un « Ung petit Jhesus, taillé en bois » (dans sa bibliothèque), un autre Christ enfant en marbre (dans la seconde chambre, offert par le gouverneur de Bresse Laurent de Gorrevod, inhumé à Brou), un troisième dormant en terre cuite (également dans sa seconde chambre) et

un dernier en or émaillé.

Dès le XIV^e siècle en Italie et en Allemagne, ces Enfants Jésus sont très populaires auprès des femmes sans enfants (Christiane Klapisch-Zuber). Dans les Pays-Bas, vers 1500, ils sont prisés des religieuses, qui les habillent et s'en occupent comme de véritables nourrissons. Marguerite d'Autriche est restée stérile après avoir perdu son nouveau-né en Espagne. Son histoire personnelle peut donc expliquer son attachement à ce sujet, en plus du contexte général

contemporain, favorable à des dévotions plus intimes et privées.

La statuette est présentée non loin de sculptures de Vierge à l'Enfant et d'un saint Christophe peint, portant le petit Christ sur ses épaules.

Cet enrichissement exceptionnel a été rendu possible grâce au signalement du département des sculptures du Louvre et au mécénat des amis du monastère, qui l'ont achetée aux enchères à Cologne.

Un ensemble de trompe-l'œil, exceptionnelle donation de Miriam et Boris Milman

Cette collection unique de trompe-l'œil a été valorisée lors de sa donation sous réserve d'usufruit en 2005 à travers l'exposition temporaire « Le trompe-l'œil, plus vrai que nature ? ». Son intégration au parcours permanent, regroupée dans une seule salle selon le souhait de la donatrice, a nécessité le réaménagement complet des « appartements du prieur ».

Gaspard GRESLY (L'Isle sur le Doubs, 1712 – Besançon, 1756)

Porte de bibliothèque recto et verso

1742

Peintures à l'huile sur toiles marouflées

Inv. 2009.2.1 a et b (don Miriam et Boris Milman)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 8 février 2005



Simulant les deux côtés d'une porte vitrée de bibliothèque (ou « librairie »), ces deux peintures constituent l'un des chefs-d'œuvre de Gresly, qui les a signées. Portant l'ancienne trace d'un trou de serrure, elles devaient être fixées sur un véritable abattant. L'idée de peindre de faux meubles ouverts sur un grand désordre remonte au XVII^e siècle, avec Gijbsbrechts et Hoogstraeten. Mais Gresly adapte l'idée à une situation réelle, laissant entrevoir le monde d'un maître de danse. En effet, devant les livres aux belles reliures de cuir figurent un sablier et une « pochette bateau », servant à marquer le pas, ainsi que plusieurs partitions musicales.

Ces deux peintures simulant les deux côtés d'une porte vitrée de bibliothèque, sont exceptionnelles et constituent sans nul doute l'un des chefs-d'œuvre de Gresly. Autrefois attribuées à Cristoforo Munari, elles lui ont été rendues grâce à la découverte de sa signature. Portant l'ancienne trace d'un trou de serrure, elles devaient être fixées sur un véritable abattant.

Du côté de la façade, les livres aux belles reliures de cuir sont représentés derrière les carreaux en verre aux joints de plomb. Sur la tablette du meuble sont posés un sablier et d'une pochette bateau, servant aux maîtres à danser à marquer le pas. Sur la traverse métallique centrale sont suspendus toutes sortes d'objets et de papiers,

dont plusieurs partitions musicales : une Chaconne d'Arlequin et une d'Amadis, danses d'opéra-ballet transcrites vers 1685 d'après Lully et une à la notation musicale, mystérieusement légendée « pour apprendre à peindre ». Sur l'estampe de paysage, signée de Perrelle, est posée une mouche – un motif classique des trompe-l'œil. Un petit almanach populaire, très usé, s'ajoute à ce pêle-mêle. A l'opposé, le compas doré, les plumes et la lettre cachetée forment un contrepoint plus raffiné. Mais le regard est avant tout attiré par la gravure représentant une saignée, dérivant d'un tableau d'Adrian de Brouwer (entre 1635 et 1638). Gresly, qui la reproduit dans d'autres peintures plus modestes, s'inspire sans doute de la gravure du Bisontin Pierre de Loisy III en 1654, car on retrouve le premier mot de sa légende, « Piano ». Il est ainsi probable que le commanditaire de Gresly soit lié au domaine de la musique ou de la danse. Une fois la porte ouverte, apparaît l'autre côté de la

réalité : au premier plan, les carreaux révèlent l'envers des objets maintenus par le porte-lettres.

« Défi pour l'œil et l'esprit » comme l'écrit Miriam Milman, ces deux peintures rappellent les œuvres des Hollandais du Siècle d'or Samuel van Hoogstraten et Cornelius Gijbrechts, pionniers et maîtres du trompe-l'œil.

L'idée de peindre un pendant, servant à tapisser les deux côtés d'une porte d'armoire, n'est pas l'apanage de Gresly. Déjà dans les années 1670, Cornélius Gijbrechts réalisa plusieurs faux meubles aux portes ouvertes sur un grand désordre. Il orna de cette manière une porte existante pourvue de gonds métalliques qui permettent encore aujourd'hui son ouverture. Il faut pourtant souligner qu'à défaut d'originalité, Gresly sait adapter l'idée à une situation réelle, laissant entrevoir avec subtilité et adresse ce que peut être, au XVIII^e siècle, le monde d'un maître à danser.

Gaspard GRESLY (L'Isle sur le Doubs, 1712 – Besançon, 1756)

Trompe-l'œil à la gravure du Mendiant de Callot

Après 1750

Peinture à l'huile sur toile

Inv. 2009.2.2 (don Miriam et Boris Milman)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 8 février 2005

Spécialisé dans le trompe-l'œil, Gresly suit une recette immuable : Sur un fond en bois nouveau, il accroche divers objets ou papiers, recréant une réalité familière. Ici, l'estampe de Jacques Callot publiée vers 1622 fait allusion au spectateur qui se laisserait tromper par sa vue, car il s'agit de *L'Aveugle et son compagnon*. La carte à jouer est un valet de trèfle provenant d'un jeu allemand, rappelant les liens de la Franche-Comté avec l'Empire germanique, auquel elle a appartenu jusqu'en 1678.

Auteur d'une production foisonnante, le Comtois Gaspard Gresly est l'un des premiers peintres en France à se spécialiser dans le trompe-l'œil. La recette qu'il suit est immuable : Sur un fond en bois nouveau, il accroche divers objets, papiers ou gravures, recréant de manière illusionniste une réalité familière fictive. D'œuvre en œuvre, il reproduit plusieurs fois les mêmes gravures ou objets du quotidien (plumes, besicles...), qui devaient faire partie de son fonds d'atelier.

Sur une planche de sapin tel qu'on pouvait en trouver dans les intérieurs simples, ce tableau reproduit une estampe célèbre du Lorrain Jacques Callot, issue de sa série des *Gueux*, publiée vers 1622. Il s'agit de *L'Aveugle*



et son compagnon. Pour suggérer une profondeur, le peintre montre un coin relevé sur la gravure, seuls trois des angles étant collés par des cachets de cire rouge. Ses peintures s'adressent à une clientèle de la petite bourgeoisie provinciale, appréciant de reconnaître des compositions populaires, tout en étant jouée par leur caractère illusionniste. La carte à jouer glissée entre le cadre et la gravure est un valet de trèfle. Appartenant à un jeu allemand, il porte le nom de Léopold, sans doute en référence à Leopold Miller, cartier à Ratisbonne vers 1750. La Franche-Comté maintient en effet alors de nombreux liens avec l'Empire germanique, auquel elle a appartenu jusqu'en 1678.

**Dominique DONCRE (Zegggers-Cappel, 1743
– Arras, 1820)**

Trompe-l'œil aux putti, deux pendants

Vers 1750

Peinture à l'huile sur toile

Inv. 2009.2.6 et 7 (don Miriam et Boris Milman)

Avis favorable de la commission scientifique
régionale des musées de France, le 8 février 2005

Clouées sur des planches de bois, de petites toiles
représentent l'une des angelots dessinant un buste
en marbre au pied de colonnes antiques (d'après
une composition peinte par François Boucher),
l'autre des putti assoupis sur des tonneaux parmi
des grappes de raisin. L'oisiveté et l'ivresse
s'opposent ainsi à l'étude et au savoir. Les cartes
à jouer appartiennent à un jeu créé à Paris vers
1750. La lettre décachetée dévoile le nom de son
destinataire : L'orfèvre Bert documenté à Dunkerque
vers la fin du XVIII^e siècle pourrait ainsi être le
commanditaire des deux pendants.

L'Arrageois Dominique Doncre réalisa principalement des portraits, des scènes de genre et des trompe-l'œil, pour une clientèle privée friande de leur caractère amusant. Il reprend ici les éléments qui firent aussi le succès d'un autre peintre provincial, Gaspard Gresly : sur des planches de bois aux nœuds très visibles, évoquant des châssis de peintures, de petites toiles peintes sont clouées de manière approximative. L'une représente trois angelots grassouillets au pied d'une colonne, contemplant un buste en marbre que l'un d'entre eux dessine. Elle dérive d'une composition de François Boucher, *Le Dessin* (Frick Collection, New York), gravée par Aveline. Sur l'autre, au coin soulevé, les putti semblent à moitié assoupis sur des tonneaux, parmi des grappes de raisin. L'oisiveté et l'ivresse s'opposent ainsi à l'étude sérieuse. Les cartes à jouer glissées sous ces toiles renforcent ainsi l'illusion optique de profondeur. Dans ce jeu créé à Paris vers 1750, on reconnaît le roi de pique (David), le valet de cœur, le valet de trèfle et le roi de cœur (Charles). D'autres objets plus personnels sont également accrochés. Une lettre décachetée dévoile le nom de son destinataire : *Mon. Bert marchand orfèvre...a Duynk...*



L'orfèvre Bert documenté à Dunkerque vers la fin du XVIII^e siècle, pourrait donc être le commanditaire des deux œuvres. Au-dessus sont accrochées les besicles permettant de lire ce courrier. Sur le second tableau figurent un médaillon en plâtre figurant un profil féminin et une sanguine représentant un fumeur dans le style du Flamand David Teniers. S'y trouve ainsi renforcé l'opposition entre un pendant consacré à la lecture, au dessin et au savoir d'un côté, l'autre à la vanité et aux plaisirs terrestres.

**Dominique DONCRE (Zeggars-Cappel, 1743
– Arras, 1820)**

**Trompe-l'œil aux putti et aux femmes
galantes, deux pendants**

Vers 1750

Peinture à l'huile sur toile

Inv. 2009.2.12 et 13 (don Miriam et Boris Milman)

Avis favorable de la commission scientifique

régionale des musées de France, le 8 février 2005

Les trompe-l'œil évoquent souvent au-delà de leur aspect amusant, la fragilité de nos perceptions et la vanité de la vie. Ici, sur la planche de sapin nouveau est clouée une petite peinture figurant des angelots (ou putti) jouant de la musique. Le deuxième tableau complète le sens de celui-ci.

Autour de la frivolité de femmes galantes et d'un fumeur sont accrochés des besicles, une petite bouteille et des cartes à jouer, ainsi qu'un papillon - l'un des êtres les plus éphémères qui soient. Sur les deux tableaux est ainsi évoquée l'illusion des cinq sens : vue, toucher, goût, odorat et ouïe.



Les deux trompe-l'œil représentent chacun une planche de sapin nouveau grossièrement entourée d'un cadre épais et fendillé en bois de la même essence. À l'intérieur de ce cadre se trouvent, fixés par des clous, deux tableaux. Le coin retourné de l'un d'eux fait penser qu'il s'agit de toiles. Une d'elles montre trois angelots qui se trouvent dans un somptueux intérieur; ils sont en train de contempler et de dessiner, un buste en marbre posé devant eux. La peinture est clairement inspirée de certaines toiles connues de Boucher représentant, avec plusieurs variantes, *Le Dessin* (ou *La Peinture*), celles conservées à la Frick collection de New York. Plus précisément, elles se rapportent à une gravure d'Aveline d'après Boucher.

Il est difficile de discerner ce à quoi s'occupent les putti du pendant. Un des deux enfants semble être assis sur un tonneau avec des raisins à ses pieds. Il pourrait donc s'agir d'une scène bucolique ayant lieu en plein air. Étant fixés à la planche par deux clous, les tablotins pendent librement dans la partie inférieure en empiétant sur le cadre. Des cartes de jeu sont enfilées à l'arrière des tableaux et s'appuient sur le cadre. Elles font partie d'un jeu probablement fait à Paris dans les années 1750. On peut considérer cette date, qui coïncide avec celle des œuvres de Boucher, comme un *terminus post quem* pour le trompe-l'œil.

Une enveloppe pliée est enfilée de la même manière derrière un des tableaux. On y distingue les mots : *Mon. Bert marchand orfèvre...a Duynk...* L'orfèvre Bert, qui exerçait bien son métier à Dunkerque vers la fin du XVIII^e siècle, est donc très probable qu'il s'agit du commanditaire du pendant. Un médaillon ovale avec buste de femme, probablement exécuté en plâtre, est pendu à un clou fixé au cadre. De la même manière, le cadre sert de support à une paire de besicles et à une sanguine représentant un fumeur dans le style de D. Teniers, dont on peut lire la signature. Ces pendants dévoilent aussi comment étaient encadrées et donc accrochées des trompe-l'œil sur le fond d'un panneau de bois.

En dépit du charme dégagé par les petits tableaux avec leur coloris doux et vivant, les deux pendants laissent une impression de désordre, de négligence et de délabrement. On y trouve aussi des allusions à la vue (les besicles), au toucher (les cartes), à l'odorat (le fumeur), le goût (les raisins), donc à quatre des sens, à l'exception de l'ouïe. En d'autres mots, on est inévitablement conduits à penser au symbolisme de la vanité, si souvent sous-jacent dans les trompe-l'œil. Dans le même contexte moral, la peinture, la sculpture et le dessin sont des manifestations répréhensibles des arts corrupteurs de la nature humaine.

**Étienne MOULINEUF ou MOULINNEUF
(Marseille, 1706 – Marseille, 1789)
Trompe-l'œil au verre cassé,
d'après Le Bénédicité de Chardin
Après 1744
Peinture à l'huile sur toile**

Inv. 2009.2.10 (don Miriam et Boris Milman)
Avis favorable de la commission scientifique
régionale des musées de France, le 8 février 2005

Étienne Moulineuf, co-fondateur de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille, est l'auteur de trompe-l'œil si réussis qu'il était soupçonné de coller des estampes au lieu de les reproduire au pinceau. Pour répondre à ses détracteurs, il réalisa un autoportrait. Ici, sous un verre cassé lui permettant de donner profondeur et véracité à sa peinture, il représente le célèbre *Bénédicité* peint par Jean-Siméon Chardin. Cette scène de prière récitée avant le repas nous plonge dans une intimité familière.

Étienne Moulineuf est l'un des fondateurs de l'Académie de peinture et de sculpture de Marseille en 1752. Sa vie est connue par le récit qu'en a laissé sa fille, Julie Pelizzone. Il est l'auteur de trompe-l'œil si réussis qu'il était soupçonné d'avoir collé l'estampe sur son tableau, sans la reproduire au pinceau. Pour répondre à ses détracteurs, il réalise en 1769 un *Autoportrait en trompe l'œil avec coquillages et objets scientifiques*, dans lequel il invente son portrait gravé (musée de Sainte-Menehould).

Ici, sous un verre cassé lui permettant de donner plus de profondeur et de véracité, il représente le célèbre *Bénédicité* peint par Jean-Siméon Chardin, gravé par plusieurs artistes en 1744.

La composition gravée est bien sûr inversée par rapport à la peinture. Le peintre cherchait ainsi



à montrer sa virtuosité technique, reproduisant fidèlement l'empreinte de la plaque gravée ou les morceaux brisés bleutés du verre. Cette vitre brisée – un motif devenu un poncif de l'art du trompe-l'œil – n'est pas seulement un outil plastique au service de l'illusionnisme. Elle rappelle aussi le caractère éphémère de la vie et la fragilité de l'instant présent – celui ici d'une douce intimité partagée par une mère et ses enfants. La simplicité apparente de l'ensemble lui confère paradoxalement une grande force visuelle.

**Gaspard GRESLY (L'Isle sur le Doubs, 1712 – Besançon, 1756)
Trompe-l'œil à l'almanach et la gravure de Pérelle
huile sur toile**

Inv. 2009.2.3 (don Miriam et Boris Milman)
Avis favorable de la commission scientifique
régionale des musées de France, le 8 février 2005

L'orage menaçant et le château en ruine de la gravure, l'*Almanach du solitaire décrépi* (récurrent dans l'œuvre de Gresly), manifestent le passage inexorable du temps et appartiennent à la symbolique de la « vanité », tout en donnant l'illusion d'une présence physique réelle.



Une gravure de Pérelle est fixée sur une planche de sapin par deux cachets de cire rouge et deux clous. Elle représente quelques personnages sur les berges d'une mer tourmentée sur laquelle on entrevoit des bateaux en péril. Au premier plan se détache un château en ruine entouré d'arbres. On retrouve la même estampe sur le recto des *Librairies*.

Dans la partie inférieure de l'œuvre est représenté un ruban rouge effiloché, fixé aux deux bouts par des clous. Il sert à soutenir une enveloppe au cachet de cire rouge arraché, derrière laquelle s'enfile une plume. À son autre bout, le ruban rouge maintient en équilibre un *Almanach du solitaire*. Si l'œuvre n'est pas signée,

cet almanach qui apparaît souvent dans l'œuvre de Gresly - entre autres sur les *Librairies* - porte son empreinte et permet de dater le tableau (1742).

L'orage menaçant, le château en ruine, le calendrier décrépi, sont des signes du passage inexorable et menaçant du temps. Les papiers déchirés, écornés, pliés ou froissés sont autant d'éléments soulignant la symbolique de la « Vanité ». En se détachant du plan du tableau pour pénétrer dans l'espace du spectateur, ils arrivent à donner le sentiment de la troisième dimension et se substituent à une perspective construite.

Gaspard GRESLY (L'Isle sur le Doubs, 1712 – Besançon, 1756)
Trompe-l'œil à la gravure de Marinus (Le Chirurgien)
huile sur toile

Inv. 2009.2.4 (don Miriam et Boris Milman)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 8 février 2005

La gravure d'après le tableau d'Adrian Brouwer représentant un chirurgien-barbier pratiquant une saignée, est un leitmotiv de plusieurs œuvres de Gresly. Elle contrebalance l'aspect amusant du trompe-l'œil par l'expression de douleur du patient dupé par le charlatan.

L'apparition sur le marché du *Trompe l'œil à la gravure de Marinus* a confirmé sans ambiguïté l'attribution des *Librairies*. En effet, la reprise minutieuse par Gresly de l'eau-forte d'Ignatius Cornélius Marinus avec son inscription d'origine est le maillon manquant dans les déductions formulées auparavant.

Cette fois-ci, la signature de l'artiste est clairement posée sur l'estampe et la date apparaît sur son omniprésent almanach. Comme c'était le cas pour



le tableau du *Trompe-l'œil* avec la gravure de Callot, il faut souligner la finesse du trait de Gresly dans le rendu fidèle de l'eau-forte hollandaise.



Attribué à Wallerant Vaillant (Lille, 1623 – Amsterdam, 1677)
Trompe-l'œil à quatre côtés
Milieu du XVII^e siècle
Huile sur toile

Inv. 2009.2.5 (don Miriam et Boris Milman)
 Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 8 février 2005

Ce trompe-l'œil sophistiqué mêle dessins et gravures dans un enchevêtrement de papiers rendant l'orientation du tableau indifférente. Les textes en néerlandais évoquent la fugacité de la vie ainsi qu'un traité d'arithmétique « à l'usage des jeunes studieux », publié en 1604.

Des dessins et gravures se superposent dans un pêle-mêle affolant, chaque objet avec son individualité figurative, chromatique et technique. La planche de bois qui les supporte est presque invisible. L'enchevêtrement est tel qu'il rend indifférente l'orientation du tableau et en fait un « quatre côtés ». On peut parler dans ce cas d'originalité et virtuosité, car ce n'est que lors d'une inspection attentive que se trahit l'artificialité de la représentation. Ce qui paraît être le résultat d'un pur hasard dicté par le désordre est en fait un arrangement imaginaire sophistiqué et irréalizable. Ce tableau trompe donc doublement les yeux.

D'autre part, chaque élément se détache facilement du tout et devient compréhensible en soi-même. À l'exception d'un paysage aquarellé signé par Zaftleven (XVII^e siècle), les œuvres, exécutées avec des styles et des supports divers, rendues avec finesse et fidélité, sont difficilement attribuables. Si la lecture du texte impose une orientation, elle est tout de suite

contredite par le dessin qui lui est attaché. Seule une plume enfilée parmi les papiers pourrait, à la rigueur, indiquer la verticalité de l'ensemble.

Les textes en hollandais sont difficilement déchiffrables. On peut reconnaître un traité d'arithmétique « à l'usage des jeunes studieux » (*Feer boek van Willem Bartjens, tot geriet voor de leegierege-j...*), livre paru en 1604, réimprimé de nombreuses fois.

Par contre, les fragments d'un sonnet font allusion à un veuf, à la mort, et au cadavre qui se décompose et devient « poussière » (Sonnets de *vershe weenar rutse nu, die nimmer rutste...*). C'est donc parmi ces vers et dans le désordre qui règne parmi les feuillets malmenés que l'on retrouve une allusion à la fugacité de la vie et à la fragilité des œuvres d'art.

Ce trompe-l'œil a été attribué à Wallerant Vaillant. On pourrait effectivement reconnaître son style dans le fragment de dessin visible à droite, dans la partie supérieure de l'œuvre.

Caterina DELLA SANTA (active à Florence à la fin du XVIII^e siècle)
Trompe-l'œil aux feuilles et aux camées
Années 1790

Aquarelle sur papier maroufflé avec médaillons en plâtre

Inv. 2009.2.8 (don Miriam et Boris Milman)
 Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 8 février 2005

Une table encombrée de papiers et de camées en relief joue sur l'illusion entre réalité et fiction. Les feuillets montrent des textes hébreux italiens, grecs et latins, reflétant l'érudition du milieu florentin du XVIII^e siècle. L'artiste était en effet la fille du bibliothécaire officiel des grands-ducs de Florence.



Un encadrement fin en bois clair entoure une surface en bois plus foncé sur laquelle est posée une multitude de papiers. Le terme « posé » est important car l'absence de tout clou implique l'horizontalité de la surface et fait penser à une table. On distingue un fragment de livre de prière commentant l'Évangile de saint Marc. La page déchirée est illustrée par une image du saint en train d'écrire sous la dictée de son ange. D'autres feuillets portent des textes hébreux italiens, grecs et latins. Un dessin, d'un style volontairement populaire, pourrait être l'illustration d'une fable. Deux camées semblent maintenir -comme le feraient des presse-papiers- le désordre régnant sur la table. Exécutés en kaolin avec un vrai relief, ces objets introduisent dans ce trompe-l'œil un autre niveau de réalité. Leur présence ambiguë, entre réalité et fiction, s'affirme

Victor de Rutte (actif en Suisse au XVIII^e siècle)

Trompe-l'œil à la partition de l'Ariette

1778

Aquarelle sur papier

Inv. 2009.2.9 (don Miriam et Boris Milman)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 8 février 2005

Centré sur une carte d'Asie mineure en 1740, le trompe-l'œil accumule de manière illusionniste divers éléments imprimés et dessinés en français et allemand (dont le valet de pique issu du jeu de Claude Burdel), reflétant la culture bilingue du canton de Fribourg.

Une carte minutieuse de « l'Asie Mineure et le Bosphore pour l'Histoire ancienne de M. Rollin, par le Sr d'Anville, géographe ord(inai)re du roi, oct. 1740 », sert de support à une multitude de documents.

On y discerne des pages déchirées de journaux ou de livres ainsi qu'un fragment d'imprimé noirci et troué par le feu. Le dessin à l'encre d'un paysage avec un château et des personnages, porte une signature et une date : *Vict. de Rutte fecit 78*. Il est fort probable que cela soit la signature de l'artiste. Une déchirure dans la partie basse de la carte laisse apparaître une trame quadrillée avec un dessin à broder. La partition musicale de *l'Ariette du maître en droit* (« prix 6s, p.61 ») occupe la place la plus en vue. L'amas de papiers imprimés ou dessinés est dominé par une carte à jouer, un valet de pique polychrome. Thierry Depaulis nous a confirmé que cette carte ferait partie du jeu de Claude Burdel, actif à Fribourg dans la deuxième partie du XVIII^e siècle.

aussi dans d'autres œuvres de l'artiste, contribuant à leur originalité.

Caterina della Santa est une des figures les plus intéressantes parmi les peintres de trompe-l'œil de la fin du XVIII^e siècle italien. En collaboration avec son frère Pierre Léopold elle exécute -entre autres- une série de huit trompe-l'œil pour les grands-ducs de Florence Pierre Léopold et Ferdinand III de Lorraine, conservée aujourd'hui au Palais Pitti. Fille du bibliothécaire officiel du grand-duc, elle exprime dans ses tableaux l'intérêt culturel de son entourage pour l'édition et les antiquités. La diversité des langues savantes et des calligraphies utilisées dans son trompe-l'œil, pourrait signifier la volonté d'affirmer la sophistication du milieu intellectuel de la Florence de l'époque.



A part la partition et la carte géographique titrées en français, tous les textes sont imprimés en allemand. Cet aspect bilingue confirme le fait qu'il puisse s'agir d'un trompe-l'œil suisse exécuté dans le territoire de Fribourg-Bienne où se pratiquent couramment ces deux langues. Trois dates apparaissent sur le tableau : 1740 sur la carte, 1778 sur le dessin et DCCLXXVI (1776) sur un des imprimés.

Ce trompe-l'œil pose le problème de la « réalité » qu'il est censé représenter. On peut questionner la véracité de la carte comme celle de la nature et de la position spatiale du support des objets. Le tableau devient paradigmatique de l'évolution culturelle du genre qui abandonne l'expression d'une mise en scène cohérente et une mimésis crédible. Il s'éloigne de la réalité tout en gardant son apparence ; la multitude des citations doctes, exécutées avec une remarquable perfection technique, a perdu ici toute vraisemblance et tout message moral.

Pierre DUCORDEAU (Paris, 1928 – Paris, 2018)

Le Paquet-poste

1972

Huile sur toile

Inv. 2009.2.11 (don Miriam et Boris Milman)

Avis favorable de la commission scientifique

régionale des musées de France, le 8 février 2005

Cette peinture représentant un paquet posté transforme un banal objet du quotidien en œuvre d'art. L'illusion parfaite de réalité est créée par la précision des détails, la finesse des ombres et lumières, donnant l'impression que le paquet est presque tangible.

Cette peinture représente un paquet posté dans un style extrêmement détaillé : sur une enveloppe soigneusement pliée, avec des tampons postaux bien visibles, des ficelles semblent avoir été nouées avec minutie. La texture des matériaux, les ombres et lumières sont rendues avec une grande finesse et les bords du paquet peuvent paraître presque tangibles, comme s'ils étaient prêts à être touchés.

Pierre Ducordeau maîtrise l'art du trompe-l'œil en créant une illusion parfaite de réalité. Le but de l'artiste est de faire en sorte que l'œuvre semble être plus qu'une simple image, qu'elle dépasse le cadre du tableau et fasse douter le spectateur sur ce qui est réel et ce qui ne l'est pas.

Dans cette œuvre, le choix du paquet-poste comme



sujet n'est pas anodin. Cet objet souvent perçu comme banal et utilitaire, est ici élevé au rang d'objet d'art. Le fait qu'il soit dans une posture presque « attentive » — posé avec précision et ornée de détails — transforme un élément quotidien en une œuvre d'art, soulignant l'importance du regard sur des objets simples mais chargés de significations. Cette œuvre interroge également l'idée de représentation en art, et en particulier sur la frontière entre le réel et l'artistique. Le spectateur peut se retrouver en face d'un objet dont il doute de la réalité, ce qui provoque une forme de jeu mental. L'œuvre de Ducordeau peut aussi être vue comme une réflexion sur l'art en tant qu'artifice, sur sa capacité à imiter le monde réel tout en l'interrogeant.

Pierre AYOT (Montréal, Canada,

1943 – Montréal, 1995)

Suzanne, tête-à-tête

1991

Sérigraphie découpée

Inv. D 2025.1 (dépôt d'une collection privée)

Le canadien Pierre Ayot explore avec humour des aspects de la culture populaire et de la société de consommation. Dans la série « tête-à-tête », il superpose à la façon des pêle-mêle en trompe-l'œil des éléments hétéroclites, ici entre autres le livre de Miriam Milman sur ce sujet et la figure biblique de Suzanne.



Charles Hénard (Bourg-en-Bresse, 1856 – New York, 1814)

Portrait de jeune fille à la coiffe rayée

1803

Gouache sur ivoire

Inv. 2024.16 (achat de la Ville de Bourg avec la préemption de l'Etat)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 1^{er} octobre 2024

Charles Hénard, né à Bourg-en-Bresse d'un père orfèvre, fut un miniaturiste spécialisé dans le portrait. Il exerça à Londres (Royal Academy, 1785, 1798-99) et Paris (Salon du Louvre, 1806-1812), représentant des personnalités célèbres. En 1810, il s'écarta du portrait avec *Psyché abandonnée sur son rocher*, présentée au Salon. Sa carrière s'acheva aux États-Unis (Philadelphie, Baltimore, New York) où il décéda, laissant derrière lui une production raffinée qui lui valut un grand succès loin de sa ville natale.



Charles Hénard naît le 11 février 1756 à Bourg-en-Bresse, d'un père marchand orfèvre dans cette ville (Vincent Hénard), comme l'indique son acte de naissance conservé aux archives municipales.

Charles devient miniaturiste et se spécialise dans le portrait. Actif à Londres (Royal Academy, 1785, 1798-99) et Paris (Salon du Louvre, 1806, 1808, 1810, 1812), il représente des personnalités célèbres, tels Mademoiselle Bourgoïn du théâtre français ou Mademoiselle Millière de l'Académie impériale de musique (Salon de 1808) ou le poète Jacques Delille. Mais en 1810, il présente au Salon une *Psyché abandonnée sur son rocher*, s'autorisant une exception au genre du portrait. Sa carrière se termine aux États-Unis. En 1812 il réside à Philadelphie. La même année il envoie un dessin au crayon intitulé « Beneficence » ainsi que huit portraits miniatures (dont celui du général Moreau) à la Pennsylvania Academy of Fine Arts. L'année suivante il y envoie également un portrait. A Baltimore il peint les portraits de Stephen van Reusselaer et Rober Oliver (ce dernier est conservé à la Maryland Historical Society). Il décède en mars 1812 à New York. En France, cet artiste n'est présent que dans les collections du Louvre, à travers quatre portraits peints en miniature sur ivoire, aux modèles non identifiés - sauf l'un représentant Victoire de Vaudreuil et son fils Charles (inv. RF5041, 30740, 30739, 30738). La National Portrait Gallery de Londres et plusieurs musées américains possèdent des œuvres de sa main. Son travail précieux et élégant lui a assuré un grand succès loin de sa ville natale, où il n'était cependant représenté par aucune œuvre jusque-là. Le musée conserve en outre neuf portraits en miniatures, deux d'entre eux, plus tardifs, étant

signés de Pauline de Beaurepaire (1781-1865) et Jean-Baptiste Mutin (1789-1855). Un autre encore, anonyme, pouvait se rapprocher de la production de Charles Hénard mais n'est pas signé (*Portrait de jeune fille au costume Directoire*, inv. 941.22 : sorti des réserves). À l'occasion du réaménagement il est intégré à l'une des deux vitrines du « Salon Régence », de même que des émaux bressans, déjà dans les collections mais jusque-là conservés en réserve.



Des œuvres contemporaines

Ghyslain BERTHOLON (né à Lyon en 1972)

Bon voyage Monsieur Goya

2021

Bronze

Inv. 2024.9 (achat de la Ville de Bourg-en-Bresse avec l'aide du FRAM)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 1^{er} juillet 2024

Cet homme-oiseau coiffé de têtes de mort s'inspire d'une gravure de Francisco Goya, publiée en 1799 et commentée : « Où ira cette bande infernale qui lance des hurlements dans les airs au milieu des ténèbres de la nuit ? ». Ses visions fantastiques annoncent le romantisme puis le symbolisme.

Artiste stéphanois de renommée internationale, né à Lyon en 1972, Ghyslain Bertholon interroge depuis 25 ans les relations des êtres humains à leur environnement. Ludiques, poétiques et profondes à la fois, ses œuvres évoquent les fragilités et vanités humaines.

En 2015, plusieurs de ses œuvres sur le thème de l'amour et la mort ont été exposées au monastère royal de Brou dans le cadre de l'exposition « A l'ombre d'Eros ». Deux d'entre elles évoquaient le lien à des maîtres anciens : *Fountain of love (to mister JH Fragonard)*, *Une fontaine d'amour surmontée d'un cœur véritable*, et *Leda d'après...*, retravaillant de manière ouvertement érotique cette scène mythologique représentée avant lui par Corrège ou Boucher. Plus récemment au printemps 2024, ce sont des œuvres interrogeant le rapport de l'espèce humaine aux animaux qui ont été exposées à Brou dans l'exposition « À contre-courant » en résonance avec les Journandises.

L'œuvre a été réalisée dans le cadre d'une carte blanche en 2021, à la galerie d'art 1111 à Lyon. Céline Moine et Laurent Giros ont proposé à l'artiste de choisir des œuvres anciennes de leur collection pour dialoguer avec elles. Le choix s'est porté sur Goya, Rembrandt, Dürer et Redon.

La statuette réalisée par Ghyslain Bertholon s'inspire de l'eau-forte et aquarelle *Buen Viaje (Bon voyage)* de Francisco Goya, n°64 des 80 gravures de la série des Caprices, publiée en 1799. Ses visions fantastiques d'êtres étranges forment la satire de la société de son temps – notamment de l'inquisition – en même temps qu'une incroyable prémonition de ce que sera l'art moderne, nourrissant le romantisme naissant, annonçant plus tard le symbolisme ou le surréalisme.



Goya lui-même avait sans doute été frappé par les créatures mi-humaines mi-animales déformées par les vices, de Jérôme Bosch, présent dans les collections royales espagnoles. Ces êtres inquiétants, démoniaques, deviennent les penchants maléfiques que les hommes et les femmes portent au plus profond d'eux-mêmes.

Sur cette estampe en particulier, Goya a dessiné un être hybride, homme nu aux ailes d'oiseau grand ouvertes, aux jambes repliées, emportant sur son dos des femmes. Tous leurs visages sont vieux, hideux, prenant une expression épouvantée. La musculature de l'homme-oiseau contraste avec la figure décharnée et morbide. Un manuscrit attribué à Goya lui-même, conservé au Prado, la commente ainsi : « Où ira cette bande infernale qui lance des hurlements dans les airs au milieu des ténèbres de la nuit ? Encore si c'était de jour, ce serait autre chose, et à coups de fusils tomberait à terre toute cette bande de ruffians, mais comme c'est la nuit personne ne les voit ». Un autre manuscrit, appartenant à Ayala, en donne la description suivante : « Volent les vices aux ailes étendues sur la région de l'ignorance, se soutenant les uns les autres ». Comment ne pas penser également à Icare, le fils de Dédale, qui voulut échapper au labyrinthe puis se brûla les ailes en voulant trop s'approcher du soleil ?

Renouvelant la pratique du « paragone », Ghyslain Bertholon donne corps, en trois dimensions et dans un bronze au noir profond, à cette vision fugitive du maître espagnol. L'homme-oiseau a les bras écartés et le pézizonium d'un Christ crucifié et une tête de mort hypertrophiée, portant derrière lui un ensemble de crânes. Il semble s'arracher à ses pieds à un charnier, avant de prendre son envol.

Le monastère royal de Brou, fondation funéraire, possède un fonds romantique significatif et développe également un fonds en rapport avec le sujet de la mort. La fantasmagorie exprimée dans cette statuette est proche de celle des œuvres contemporaines de Brou. Une *Tentation de saint Antoine* de Jérôme Bosch avait ainsi été donnée par Marguerite d'Autriche à sa fondation de Brou. Son caractère sombre et inquiétant rejoint aussi celui de l'un des chef-d'œuvre du musée,

Nicolas BOULARD (né à Reims en 1976)

Pain V

2024

Bois de peuplier découpé et teinté au brou de noix

Inv. 2024.8 (achat de la Ville de Bourg avec l'aide du FRAM)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 1^{er} juillet 2024

Nicolas Boulard se passionne pour les processus de fermentation du vin, du fromage et du pain. En 2024, il a créé une série de tranches de pain monumentales, présentées dans la galerie haute du deuxième cloître de Brou. Il s'est inspiré à la fois de la présence du pain dans l'église (pains bénits de saint Nicolas de Tolentin) et de la théorie de la relativité du temps d'Albert Einstein, qui avait utilisé une miche de pain pour l'expliquer.

Nicolas Boulard se passionne pour les processus de fabrication et de fermentation, engendrant des fascinantes transformations organiques, donnant naissance à d'excellents vins, fromages ou pains. Il s'est en particulier fait connaître par ses « specific cheeses », hybridation de fromages AOP et de formes issue de l'art minimaliste, dont il détourne aussi les couleurs et les tailles.

Pour cette série destinée au monastère royal de Brou, dans le cadre de sa résidence pour Campagne Première à Revonnas (01) à l'invitation de Fanny Robin, l'artiste a créé des tranches de pain monumentales, en feuilles de peuplier finement sculptées. Découpées manuellement, elles sont ensuite subtilement teintées au brou de noix, pour recréer l'apparence de la mie.

Il s'est inspiré de la présence du pain dans l'église de Brou, sur la table du Christ et des pèlerins d'Emmaüs (vitrail) mais aussi dans les représentations de saint Nicolas de Tolentin (ou Tolentino), saint patron de l'édifice. Né en 1246 près d'Ancône, il entre dans l'ordre des Ermites de saint Augustin, où ses activités de prêcheur et de thaumaturge le rendent célèbre, et meurt à Tolentino en 1305. Une église de pèlerinage importante, décorée de fresques par Allegreto

Dante et Virgile dans le neuvième cercle de l'Enfer de Gustave Doré. La collection d'art contemporain, historiquement développée autour de l'art abstrait lyrique, s'est ouverte ces quinze dernières années, à de nouvelles formes d'expression, notamment figuratives, mais rarement sculptées. Cette œuvre s'inscrirait donc à la fois dans une forme de cohérence mais également de complémentarité avec l'existant.



Nuzzi vers 1350, se développe alors autour de ses reliques. Ayant reçu, durant une maladie, du pain de la Vierge Marie, il guérissait les malades en leur donnant à son tour des pains bénits. L'église de Brou, saint Nicolas de Tolentin fait également l'objet d'un pèlerinage important, puisqu'on estime à 20.000 le nombre annuel de pèlerins au XVII^e siècle, moment culminant de sa popularité. Lors de la fête patronale le 10 septembre, une multitude de petits pains bénits étaient distribués, qui devaient être mangés pendant une neuvaine de messes en l'honneur du saint, pour obtenir une guérison ou une autre faveur.

Une autre de ses sources d'inspiration est la théorie de la découpe du temps et de l'espace par Albert Einstein, qui avait utilisé une miche de pain pour expliquer le modèle. Le rythme des arcades, que les moines parcouraient en égrenant leur chapelet et en psalmodiant leurs prières, se trouve ainsi ponctué par celui des différentes tranches de pain.

Lors de l'exposition de l'artiste à Brou dans le cadre de Campagne Première durant l'été 2024, ce ne sont en effet pas moins de neuf tranches qui ont été présentées dans la galerie haute du deuxième cloître. Le spectateur pouvait observer à une échelle

démessurée, les multiples nuances de matière et de couleur induites par la cuisson de la croûte et de la mie, aux formes découpées rappelant celles des enduits anciens du monastère sur lesquels ils seront présentés.

Depuis les cathédrales de Rouen de Claude Monet, la répétition d'un même sujet mais dans des temps différents, est devenu un motif incontournable de l'art, que Nicolas Boulard renouvelle toutefois ici par une thématique et une technique singulières.

Nicolas BOULARD (né à Reims en 1976) Nuancier (Remède à la mélancolie)

2024

Bois, verre, silicone, vinaigre, colorants alimentaires

Dépôt de l'artiste en l'attente d'une acquisition par le CNAP

Courtesy de l'artiste et de la galerie 22,48m2 © adgap

Nicolas Boulard travaille sur les couleurs et les formes du vin. Traversées par la lumière comme les vitraux de l'église, ces bouteilles agencées comme des livres dans une bibliothèque, créent un véritable arc-en-ciel translucide. Le vin était la boisson par excellence des monastères et celui de Brou, qui possédait des vignobles, ne dérogeait pas à la règle.

Dans le cadre de Campagne Première, parcours d'art contemporain à Revonnas (Ain) les 22 et 23 juin 2024 (commissariat Fanny Robin) et en résonance à la ZOA (zone d'occupation artistique) de la Ville de Bourg-en-Bresse dans l'espace public du 3 mai au 8 septembre, le monastère royal de Brou a proposé une exposition d'œuvres de Nicolas Boulard, « La Galerie des Pains », du jeudi 20 juin au dimanche 22 septembre 2024.

Depuis près de vingt ans, Nicolas Boulard développe une création originale, hybridant les pratiques minimalistes de l'histoire de l'art avec les produits gastronomiques : vin, fromage et pain. Son travail, réalisé durant sa résidence sur le territoire aindinois, entre en écho avec l'histoire du monument.

Dans la galerie haute du deuxième cloître étaient présentées une série de dix tranches de pain découpées dans de fines lamelles de bois, inspirées par l'histoire des petits pains miraculeux de Saint Nicolas de Tolentin, patron de l'église de Brou. Leur alignement dialoguait avec celui des arcades, les décalages de rythmes renvoyant à la perception du temps au cours de la déambulation.

L'une de ces sculptures a été achetée par le musée

L'une de ces grandes tranches de pain a été choisie, pour gagner ensuite la collection permanente. Présentée dans le couloir des moines, elle rappelle l'alimentation monacale dont le pain et le vin formaient la base, en donnant à voir un objet étrange, à la fois illusionniste – rappelant les trompe-l'œil présentés non loin – mais dans des proportions monumentales décalées. Des ponctuations contemporaines viennent ainsi attiser le regard et la curiosité des visiteurs au fil du parcours permanent.



avec l'avis favorable de la commission scientifique des musées de France, et a rejoint le parcours permanent. Dans la seconde partie du cloître, le *Nuancier* (Remède à la mélancolie) prolonge les lignes verticales de cet espace architectural. Entre figuration et abstraction, l'œuvre actuellement déposée par l'artiste, entretient une relation subtile aux idées de fragmentation de l'image et de colorimétrie. Traversées par la lumière comme les vitraux de l'église, les bouteilles de verre colorées, agencées tels des livres dans une bibliothèque, forment un véritable arc-en-ciel translucide.

Quarante ans après la commande fondatrice du CNAP à Richard Serra pour le monastère royal de Brou, l'enrichissement de ses collections d'art contemporain *in situ* se poursuit. Ce développement cherche à concilier la cohérence avec le lieu et les collections existantes, tout en s'ouvrant à d'autres formes d'expressions plus actuelles.

Nous espérons donc que cette œuvre, pensée spécifiquement pour l'écrin du deuxième cloître et qui y exprime toute sa puissance visuelle et artistique, pourra y rester grâce à l'achat puis le dépôt du CNAP.

Fil de l'eau (Karine Chantelat et Christine Lévy-Rostagnat)

Fortune

2023

Plomb

Inv. 2024.13 (don des artistes)

Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 1^{er} juillet 2024

Cette feuille de plomb – proche de celle enveloppant les cercueils des princes enterrés à Brou – a survécu, tel un manuscrit déplié et usé, mais qui ne n'est pas déchiré. La devise de Marguerite d'Autriche, « Fortune infortune fort une » s'y inscrit en pointillés, évoquant sa résilience malgré les épreuves traversées. L'ondulation évoque par ailleurs le nom des artistes, « Fil de l'eau », le métal portant sur ses vagues un message voué à disparaître mais qui nous est finalement parvenu.

Fille de Maximilien de Habsbourg, empereur du Saint Empire romain germanique, et de Marie de Bourgogne, Marguerite d'Autriche (1480-1530) connaît un destin hors du commun. Promise au futur roi de France Charles VIII puis répudiée, elle est mariée à l'infant Juan de Castille, qui meurt prématurément. Marguerite a alors 18 ans. Remariée au duc de Savoie Philibert le Beau en 1501, elle prend en main les rênes du duché avant d'être à nouveau veuve trois ans plus tard. A la mort de son frère en 1506, son père la nomme régente des Pays-Bas et lui confie l'éducation de ses neveux et nièces, dont le futur empereur Charles Quint. A Malines (Mechelen), elle installe une cour brillante. Femme politique d'envergure, elle fut en effet aussi l'une des plus grandes collectionneuses et protectrices des artistes de son temps. Marguerite d'Autriche fait bâtir le monastère royal de Brou à Bourg-en-Bresse pour abriter le tombeau de son dernier époux et le sien.

Sa devise sera désormais « fortune infortune fort une ». Pouvant s'écrire soit « fort une », soit « fortune », celle-ci prend plusieurs significations, qui ne s'opposent pas les unes aux autres mais peuvent se superposer suivant les contextes :

- Le premier sens est celui d'un acharnement du destin, d'une destinée qui l'a beaucoup accablée.
- Le deuxième évoque une roue de la fortune, topos de la littérature contemporaine : cycle de la vie où malheurs et bonheurs se succèdent.
- Le troisième est celui d'une femme souhaitant désormais rester seule et indépendante, forte et une, refusant définitivement toute velléité de remariage en même temps qu'elle choisit de reposer à Brou.
- Le dernier sens enfin, caractérise Marguerite



comme une femme forte, ayant triomphé de l'infortune par ses vertus. C'est celui que nous trouvons sur les tapisseries héraldiques tendues pour ses funérailles et dans de nombreuses autres œuvres commandées par la régente, mettant en scène la vertu de la Force.

La devise de Marguerite envahit le décor de Brou, répétée sur son tombeau et sur tous les pans coupés de l'abside. Elle a été probablement inventée par Jean Lemaire de Belges dans la *Couronne margaritique*, consolation qu'il lui adresse après la mort de Philibert en 1504. Il y chante en effet la force morale de la princesse, durement éprouvée par sa destinée, mais invitée par Prudence et Fortitude à surmonter son deuil à travers dix exemples de femmes vertueuses. Lemaire était à la fois son historiographe mais aussi le premier maître d'ouvrage du chantier de Brou.

A l'occasion de l'exposition « Recyl'art », organisée avec la société Quinson-Fonlupt au monastère royal de Brou du 20/20 au 5/11/2024, un appel à projets a été lancé pour créer des œuvres à partir de déchets. 120 créations ont alors été présentées : <https://concoure-recyclart.fr/les-oeuvres/>

Karine Chantelat et Christine Lévy ont proposé cette œuvre en lien direct avec le monument et sa fondatrice. La devise de Marguerite d'Autriche s'y inscrit en pointillés sur une feuille de plomb ondulée, évoquant sa résilience de manière métaphorique : Le matériau – destiné initialement au rebut – a survécu. Il s'est déformé et adapté aux aléas, tel un manuscrit déplié et usé, mais ne n'est pas déchiré. L'ondulation évoque par ailleurs le nom même du collectif artistique, « Au fil de l'eau », le métal semblant former des vagues, portant un message voué à disparaître mais qui nous est finalement parvenu, resté lisible.

Avec une grande économie de moyens, l'ensemble

offre ainsi un puissant oxymore visuel, entre fragilité et solidité.

Le support évoque aussi le plomb constitutif du cercueil de la princesse. Lors de l'ouverture du caveau funéraire en 1856, des fragments de sarcophage en plomb ont en effet été prélevés (inv. 944.33). Les cercueils étaient en effet alors constitués de bois et de plomb, afin de ralentir la décomposition de la dépouille en l'enfermant de manière plus hermétique. Les deux plasticiennes aindinoises travaillent régulièrement ensemble sous le nom de leur collectif « Au fil de l'eau », créé aux sources de la Reyssouze, à Journans. Dans ce village du Revermont elles ont créé

Alisha Wessler
Pour qui danse sous le jubé
2023

Porcelaine, textile et laiton argenté

Inv. 2024.17 (don du club Rotary Bourg-en-Bresse via l'association des amis du monastère royal de Brou)
Avis favorable de la commission scientifique régionale des musées de France, le 1^{er} juillet 2024

Dans le cadre de l'exposition « Corps de ville » à h2m -espace d'art contemporain de Bourg-en-Bresse, du 11 novembre 2023 au 4 février 2024, cinq jeunes artistes ont été invitées par Ariane Requin à parcourir la ville et à en donner leurs visions. L'Américaine Alisha Wessler s'est quant à elle intéressée à l'âme de Bourg-en-Bresse et au monastère royal de Brou. Durant une semaine elle a parcouru le monument, le scrutant attentivement, réalisant des recherches approfondies sur son histoire.

Pour créer son installation, elle est partie de l'histoire d'amour de Marguerite d'Autriche et Philibert le

les Journandises, une biennale d'art contemporain en milieu rural : <https://www.journandises.com/>

Lors de la Nuit des musées 2019 le monastère royal de Brou avait déjà accueilli Karine Chantelat pour une résonance, « Papier d'hiver – lune de jour, soleil de nuit ». De grandes méduses tressées, jouant avec le vent et la lumière, confectionnées par l'artiste et des bénévoles à partir de papier intissé ou Tyveck®. Ce matériau d'emballage, qui a été offert pour l'occasion. L'œuvre Fortune est désormais exposée dans la troisième salle des appartements de Marguerite d'Autriche.

Beau de Savoie, couple à l'origine de la fondation du monastère royal de Brou. Une légende inventée au XIX^e siècle supposait que Marguerite et Philibert, partis en pèlerinage, auraient dansé entre des œufs sans les casser ce qui leur aurait permis de se marier, suivant ainsi une coutume villageoise. Avec cette histoire populaire, l'Histoire s'efface, pour laisser place à l'esprit des lieux : celui d'un mariage politique devenu mariage d'amour.

Au-dessus des œufs en porcelaine posés sur des lits de sable sont suspendus des amulettes en argent, inspirés de détails cachés de l'église. Ainsi révélés, ils brillent tels des bijoux, bougeant doucement au bout des rubans rappelant les lacs d'amour omniprésents dans l'église.

Grâce à un mécénat du Rotary club de Bourg-en-Bresse, cette œuvre est entrée dans les collections du monastère royal de Brou. Mise en lumière, elle sera exposée dans l'oratoire privé de la princesse, à partir de la Nuit des musées, le 17 mai 2025, pour une durée de deux ans.



LES AUTRES ACQUISITIONS, EXPOSÉES TEMPORAIREMENT

Jean Gabriel Goulinat Portrait d'Adèle Villard Huile sur toile 1961-1962

Inv. 2024.12 (don Hubert Piat)
Avis favorable de la commission scientifique
régionale des musées de France, le 1^{er} juillet 2024

Ce portrait peint par Jean Gabriel Goulinat (Tours, 1982 – Paris, 1982), président de la société des artistes français de 1958 à 1965 et de l'atelier de restauration du Louvre, est celui d'Henriette Adèle Villard épouse Piat, issue d'une famille de merciers de Bourg-en-Bresse. Bien que classique dans sa facture, ce portrait est intéressant par sa représentation en chasseuse androgyne, mettant en avant l'attribut masculin du fusil.

Ce portrait d'Henriette Adèle Villard épouse Piat, peint par Jean Gabriel Goulinat (Tours, 1982 – Paris, 1982) a été donné au musée par son fils, Hubert Piat. Henriette Villard, native de Bourg-en-Bresse, y a également été enterrée, après son accident fatal de voiture en 1971. Le cimetière de la ville a d'ailleurs été agrandi sur des propriétés de ses parents. Elle est issue d'une famille de merciers-bonnetiers « Les fils de Louis Villard », dont le bel immeuble Art Déco se voit toujours rue Gabriel Vicaire. Elle épouse un négociant en vin mâconnais, Charles Piat. Ayant rencontré le peintre à Paris, il lui commande ce portrait de son épouse en chasseuse. En effet, cette femme émancipée apprécie beaucoup les sports dans la nature, tel que le golf et surtout la chasse. Elle se rend en forêt de Rambouillet ou en Sologne pour chasser le gros gibier : cerf ou sanglier. Mais elle s'adonne bien sûr également à sa passion dans la région. Le tableau la représente ici devant un étang des Dombes, un fusil à la main. Ce type de représentation est très singulier, rares étant les femmes à se représenter ainsi. La chasse a longtemps été perçue comme une activité masculine. Aujourd'hui encore 13% seulement des permis de chasser sont attribués à des femmes. L'histoire de l'art a plutôt retenu des figures de chasseresses mythologiques, telles Diane ou Atalante, ou celle de Marie de Bourgogne, figurée sur son sceau personnel puis sur ses représentations ultérieures sur son cheval, lors d'une aristocratique



chasse au faucon.

Président de la société des artistes français de 1958 à 1965, J-G. Goulinat est directeur de l'atelier de restauration du Louvre et est à ce titre chargé en 1956 de restaurer la Joconde. Il est reçu à l'école nationale des Beaux-arts en 1901 et publie en 1922 « La technique des peintres ». Voyageant souvent en Italie, il en rapporte de nombreux paysages, exposés à la galerie Charpentier à Paris de 1926 à 1937. Il se réfugie pendant la deuxième guerre mondiale à Montauban. Cette peinture se distingue donc de l'essentiel de sa production, constituée principalement de paysages. Il place d'ailleurs sa protagoniste sous un arbre verdoyant et devant un paysage d'étangs, ouvrant la perspective vers un horizon lointain. Il restitue avec habileté la personnalité androgyne et indépendante d'Henriette Villard – aux cheveux courts, vêtue d'une chemise et d'un pantalon, nous regardant d'un air décidé. Seules ses lèvres rosées et sa carnation de porcelaine lui donnent un aspect plus féminin. Le couple, sans descendance, adopte deux enfants, dont l'un des deux survivants est le donateur.

Bien que classique dans sa facture, ce portrait est intéressant par sa représentation d'une femme de

caractère, mettant en avant sa pratique de la chasse, perçue comme masculine – non avec un trophée animalier mais affublé de l'attribut phallique du fusil. Or le monastère royal de Brou, fondée par une femme d'exception ayant accordé une grande place aux figures féminines dans son monument, et comportant dès la

création du musée des œuvres d'artistes féminines, continue à développer ses collections en interrogeant la place des femmes dans l'art et la société. De plus, le modèle est en lien avec la ville de Bourg-en-Bresse, issue d'une famille ayant contribué de manière significative à son économie.

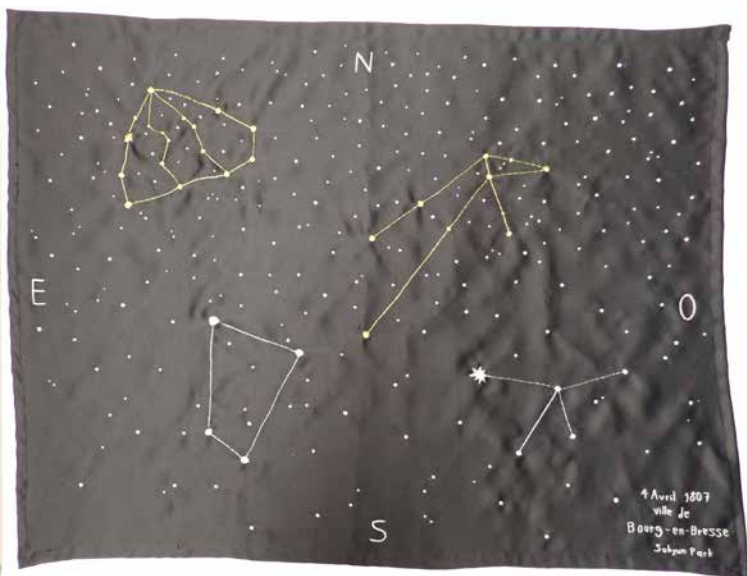
Soyun Park (née à Séoul en 1991)
Burgus, cartographie Mémoire
2023
Acrylique, encre et pastels à l'huile sur papier
Inv. B 2024.10 (achat de la Ville de Bourg-en-Bresse)

L'artiste coréenne Soyun Park a participé à l'exposition « Corps de ville » à Bourg-en-Bresse en 2023-2024. Elle a créé une cartographie subjective du cœur de la ville, intégrant aussi bien des figures historiques locales comme Marguerite d'Autriche que des personnages familiers, tout en évoquant des événements historiques marquants.



Soyun Park (née à Séoul en 1991)
Le ciel de Lalande 4 avril 1807
2023
Textile brodé de fils d'or et d'argent
Inv. B 2024.11 (achat de la Ville de Bourg-en-Bresse)

Cette cartographie céleste brodée représente des constellations identifiées par l'astronome Jérôme Lefrançois de Lalande (Bourg, 1732 – Paris, 1807), telles qu'elles se présentaient le jour de sa mort. Là où les horoscopes se focalisent généralement sur le ciel de naissance pour annoncer la suite, c'est ici le dernier ciel qui nous est donné à voir, conclusion des recherches de toute une vie.



En 2021, l'artiste coréenne Soyun Park a bénéficié d'une résidence au sein du Grand Large à Lyon, offrant un tremplin à de jeunes artistes de tous horizons venant s'implanter en Rhône-Alpes :

<https://www.legrandlarge.org/les-artistes/sohyun-park>

Dans le cadre de l'exposition « Corps de ville » à h2m –espace d'art contemporain de Bourg-en-Bresse, du 11 novembre 2023 au 4 février 2024, cinq artistes émergentes ont été invitées par Ariane Requin, à parcourir la ville et à en donner leurs visions : L'âme a inspiré l'Américaine Alisha Wessler, les oreilles et les yeux l'Iranienne Niloufar Basiri, le ventre et la peau

Clémentine Chalançon et Alice Bertoye.

Soyun Park en a quant à elle parcouru le cœur, partant de son expérience personnelle de Bourg-en-Bresse. Sur la base de la carte la plus ancienne de la ville, elle dessine une cartographie subjective (en utilisant différentes techniques : à l'encre de Chine, au crayon de couleur, au stylo bille, à l'acrylique...). Sa mémoire et sa sensibilité personnelles se mêlent ainsi à la géographie et à l'histoire de la cité, en proposant une vision singulière.

Aux côtés des personnages historiques comme Marguerite d'Autriche, fondatrice de Brou et régente des Pays-Bas, ou Jérôme Lefrançois de Lalande, grand

astronome natif de Bourg, on trouve ainsi également Ariane – commissaire de l'exposition, et Edwige – responsable d'H2M, l'espace d'art contemporain.

L'ancienne citadelle, disparue avec la conquête française en 1601, devient à ses yeux une étoile, mise sur le même plan que celles observées dans le ciel par Lalande.

Sont évoqués par bribes choisies, des événements marquants : la première charte de franchises concédée à la ville en mars 1251, le mariage entre Sybille de Bâgé et le comte Amédée de Savoie en 1272 qui scelle l'histoire de Bourg à celle de la Maison de Savoie : la ville devient un centre politique et commercial important entre la Bourgogne, Lyon et les Alpes.

L'astronome Jérôme de Lalande (Bourg, 1732 – Paris, 1807) a particulièrement retenu l'attention de Soyun Park. Dans le panorama urbain de la capitale bressane apparaissent ainsi plusieurs éléments de son « Histoire céleste française », catalogue de plus de 40 000 étoiles dont les coordonnées ont été établies grâce à des mesures effectuées avec un Quadrant mural.

Après avoir étudié à Lyon et Paris, Lalande entre à l'académie des sciences de Berlin à 21 ans, puis à celles de Paris et Rouen, tout en gardant des liens avec sa ville natale où il est le co-fondateur de la société d'émulation. Il publie de nombreux ouvrages de référence, mais c'est surtout sa découverte de l'étoile VY CMa, la plus grande jamais observée, qui lui vaut sa notoriété. Travaillant notamment avec

Alexis Clairaut et Reine-Marie Lepaute, il affirme que l'astronomie n'est pas réservée aux hommes et rédige même une « Astronomie des dames ».

Par ailleurs franc-maçon, il fonde à Paris la loge où sera initié Voltaire. Son portrait par Jean-Honoré Fragonard est conservé au musée du Petit Palais à Paris.

À la cartographie terrestre peinte répond ainsi une cartographie céleste brodée. Elle représente des constellations inventées par le savant, telles qu'elles se présentaient dans le ciel le jour de sa mort, le 4 avril 1807. L'instrument du quadrant avait tellement participé à la carrière de Lalande qu'il en fit une constellation, située entre le Bouvier et la Grande Ourse. Au cours de sa carrière, Lalande créa également trois autres constellations : le Chat, le Ballon Aérostatique, et le Messier, gardien des moissons (une allusion amicale à son collègue, l'astronome et « chasseur de comètes » Charles Messier). Celles visibles la nuit de son décès (le quadrant et le messier) ont été brodées en fil d'or, celles invisibles (la montgolfière et le chat) en fil d'argent. Là où les horoscopes se focalisent généralement sur le ciel de naissance pour annoncer la suite, c'est ici le dernier ciel qui nous est donné à voir, comme la conclusion des recherches accomplies sa vie durant.

Une poésie délicate se dégage de cet ouvrage, qui a nécessité pourtant d'importantes recherches historiques et astronomiques.

LA RESTAURATION DU MARIAGE DE DEUX BRESSANS DE MICHEL-PHILIBERT GENOD

Elève de Pierre Revoil, Genod est l'un des représentants de l'école lyonnaise de la première moitié du XIXe siècle. Spécialisée dans le « style troubadour » puis dans les scènes de genre familiales, cette école est bien représentée dans les collections du musée de Bourg-en-Bresse. Il conserve entre autres quatre œuvres de Genod : un dessin (La première communion) et trois peintures, dont celle-ci. Surnommé le « Greuze lyonnais » car il peint des scènes attendrissantes à la façon de son prédécesseur, le peintre est couronné de succès et médaillé dès sa première exposition au Salon de Paris en 1819. Le roi Louis XVIII lui dit alors qu'il parle aux yeux, mais aussi au cœur.

En 1822 l'Etat lui achète ce tableau, représentant une scène d'intimité familiale en Bresse : L'aïeul, alité, bénit le couple se trouvant devant lui. La grand-mère, coiffée d'un chapeau à cheminée bressan, prend place derrière le couple. La scène est observée de part et d'autre par un groupe d'enfants et par un curé. Les costumes bressans sont fidèlement décrits.

Après l'aval du Louvre (propriétaire déposant) et de la commission scientifique régionale des musées de France, la restauration nécessaire de la toile (support et couche picturale) et du cadre a été financée intégralement par le club Rotary Bourg-en-Bresse-Brou.



MÉCÈNES ET PARTENAIRES DE CES ACQUISITIONS ET RESTAURATIONS

Le monastère royal de Brou remercie les donateurs et mécènes :

- L'association des Amis du monastère royal de Brou et sa présidente Anne Gaud
- Le club Rotary de Bourg-en-Bresse et ses présidents successifs : Guillaume Echavidre et Marc Pariot
- Le club Rotary de Bourg-en-Bresse-Brou et ses présidents successifs : Friedrich von Kirchbach et Anne-Marie Laboucheix ; ainsi que Catherine Penez
- L'entreprise Quinson-Fonlupt et son PDG, Pascal Viallon
- Les artistes : Ghyslain Bertholon, Nicolas Boulard, Karine Chantelat, Christine Lévy-Rostagnat, Soyun Park, Alisha Wessler
- L'espace d'art contemporain H2M et les associations les Journandises et Campagne Première
- Les commissaires d'expositions Chantal Farama, Ariane Requin, Fanny Robin
- Miriam Milman, donatrice des trompe-l'œil
- Hubert Piat, donateur du portrait d'Adèle Villars

<https://www.amis-monastere-brou.fr/>
<https://bourg-en-bresse-brou.rotary1710.org/fr/?ce=1>
<https://bourg-en-bresse.rotary1710.org/fr/?ce=1>
<http://www.quinson-fonlupt.com/>
<https://www.journandises.com/>
<https://www.campagnepremiererevonnas.com/>

Ainsi que tous ceux qui ont œuvré aux travaux et au réaménagement des appartements du prieur :

L'équipe du monastère royal de Brou à Bourg-en-Bresse :

- Romain Bourgeois, administrateur, conservateur en chef du monastère royal de Brou
- Magali Briat-Philippe, responsable du service des patrimoines, conservatrice en chef du monastère royal de Brou
- Bernard Maroquenne, responsable de l'équipe technique
- Mickaël Bochart, Morad Jalout, Patrick Lairot, agents techniques
- Romuald Tanzilli, régisseur des œuvres
- Françoise Aujoulat, chargée de gestion, responsable du pôle administratif
- Anne Autissier, documentaliste
- Priscillia Bernard, assistante administrative
- Marine Bontemps, responsable de la communication et du mécénat
- Lucie Gouilloux, responsable du service des publics
- Meixin Zhong, stagiaire

L'équipe du service bâtiment de la Ville : Loïc Morel, Sandie Roche, Tiburce Macé, Patrick Lizeroud, Sylvain L'Héritier et Arnaud Revel

L'agence d'architecture du patrimoine Archipat : Philippe de la Chapelle, Pierre-Alexandre Ferry, Camille Nogueira
Les entreprises : Adeco, Société Nouvelle Barberot, Qualiconsult, NG Metal.

LES TRAVAUX DE RÉFECTION DES MENUISERIES

En 2022, la Ville de Bourg-en-Bresse lance une étude sur les menuiseries de la façade sud et du grand comble, révélant une seule menuiserie authentique du XVI^e siècle et une autre du Siècle des Lumières. Cette fenêtre historique a servi de modèle pour restaurer l'ensemble des fenêtres du premier étage selon les dispositions de la seconde moitié du XVIII^e siècle, avec verre soufflé, petits bois, quincaillerie traditionnelle et volets intérieurs.

La finition a été réalisée en peinture naturelle à l'huile de lin teinte bleu-gris, conformément aux sondages effectués.

Les travaux, réalisés en 2024-2025, ont également permis d'optimiser la longévité et les performances des ouvrages en créant un rejingot (pièce d'appui pour le rejet d'eau) contre les infiltrations, en doublant

les verres pour améliorer l'isolation thermique, en refaisant les calfeutrements pour l'étanchéité et en ajoutant des occultations pour mieux gérer la lumière et éviter les surchauffes estivales sur cette façade exposée plein sud.

La maîtrise d'œuvre des travaux a été assurée par Archipat – architectes du patrimoine (Philippe de La CHAPELLE et Pierre-Alexandre FERRY).

Les travaux ont été financés et pilotés par le Ville de Bourg-en-Bresse et réalisés par les entreprises ADECO, pour les menuiseries, et BARBEROT pour la maçonnerie. La DRAC Auvergne-Rhône-Alpes en a assuré le contrôle technique et scientifique.



LE MONASTÈRE ROYAL DE BROU

Que vous soyez fous de culture, d'histoire, d'architecture, d'art ou même d'amour, partez à la découverte de ce monument unique en France ! Un lieu né il y a cinq siècles de l'amour d'une femme exceptionnelle, Marguerite d'Autriche, pour son défunt mari.

Admirez l'église, chef-d'œuvre du gothique flamboyant, sa dentelle de pierre foisonnante et ses trois tombeaux princiers. Laissez-vous happer par le fabuleux destin de la princesse fondatrice et découvrez la vie des moines autrefois. Musée des Beaux-Arts, traversez plusieurs siècles d'histoire de l'art, du 15^e siècle à nos jours. En famille, seul ou entre amis, explorez toute l'année ce lieu aux multiples facettes.



| Le monastère royal de Brou à Bourg-en-Bresse © Franck Paubel / CMN

À la croisée des arts plastiques, visuels ou des arts de la scène, le monastère royal de Brou propose, pour tous, une programmation vivante et inattendue !

8 BONNES RAISONS D'ALLER AU MONASTÈRE ROYAL DE BROU !

- ▶ L'église, chef-d'œuvre du gothique flamboyant parfaitement conservé
- ▶ La découverte d'une histoire d'amour éternelle
- ▶ La dentelle de pierre des tombeaux princiers
- ▶ Les trois cloîtres, à galeries hautes et basses
- ▶ Le parcours de visite : un dialogue entre l'histoire du lieu, de sa fondatrice et l'histoire de l'art
- ▶ Les riches collections du musée de Beaux-Arts, du Moyen Âge à nos jours
- ▶ La programmation culturelle ambitieuse pour découvrir le monument autrement
- ▶ Un monument au cœur de l'Europe, à l'aube de la Renaissance

- CHIFFRES CLÉS -

LE MONASTÈRE ROYAL DE BROU



1506

pose de la 1^{ère} pierre



374

œuvres exposées



26 ans

de construction
au début du XVI^e siècle

6 000 m²

de parcours de visite
ouvert au visiteur

3

cloîtres à galeries
hautes et basses



1 église classée
depuis **1862**



1 musée des Beaux-Arts



3

tombeaux
princiers

La Ville de Bourg-en-Bresse et le Centre des monuments nationaux gèrent, conservent, promeuvent et font vivre le monastère royal de Brou.

La ville de Bourg-en-Bresse

La Ville de Bourg-en-Bresse intervient dans le domaine de la culture au titre de la clause générale de compétence des collectivités territoriales. Elle lui permet d'initier des politiques culturelles dès lors qu'il en va de l'intérêt de son territoire. Jean-François Debat est maire de la Ville de Bourg-en-Bresse.

Au coeur du projet de l'équipe municipale figure, depuis 2008, le choix de réaffirmer que le service public de la culture constitue un vecteur essentiel de cohésion sociale entre les habitants du territoire, un vecteur permettant de concourir au dynamisme économique, de fonder l'attractivité durable du territoire, de favoriser l'épanouissement des individus par un accès effectif à la culture prise dans sa diversité de formes, de disciplines et de pratiques.

Le dispositif « Les chemins de la culture » constitue la concrétisation de cette ambition. Il renouvelle concrètement les modalités d'accès à la culture, et permet de faire de la Ville de Bourg-en-Bresse, à l'échelle régionale, un haut lieu de culture pour tous.

Pour mettre en œuvre ses missions de service public culturel et sa politique publique de la culture, la Ville de Bourg-en-Bresse dispose de services en régie directe réunis au sein de la direction des affaires culturelles : il s'agit du réseau de lecture publique (constitué de 3 bibliothèques / médiathèques), du musée du monastère royal de Brou, du service action culturelle / H2M espace d'art contemporain et du service ingénierie et ressources culturelles.



Le Centre des monuments nationaux

Le Centre des monuments nationaux (CMN) rassemble, depuis plus d'un siècle, le plus important réseau de sites et monuments de France, de la préhistoire à nos jours. Fort de la richesse de ce bien commun, de la diversité des lieux et savoir-faire de ses équipes, il œuvre chaque jour pour conserver, révéler et transmettre ces patrimoines naturels et culturels à tous les publics. En faisant dialoguer histoire, art et culture, il fait de ses monuments des lieux de connaissance, de création d'émotion et de partage qui contribuent à renforcer le lien social.

Une programmation riche de plus de 450 manifestations et partenariats associée à des actions d'éducation artistique et culturelle anime le réseau : expositions, ateliers, concerts, spectacles sont autant d'expériences originales ouvertes à tous les publics et au service du développement des territoires.

Au sein des monuments, des équipes passionnées accueillent plus de onze millions de visiteurs chaque année et ont à cœur de faire découvrir au public l'histoire et la vie de ces sites exceptionnels ainsi que leurs parcs et jardins.

Grâce au numérique, le CMN propose également de nouvelles expériences de visite des monuments (réalité virtuelle, casque géo localisé, parcours immersif, tablette interactive, spectacles nocturnes ou immersifs...) qui satisfont petits et grands.

Pour préparer ou prolonger leur visite, les visiteurs peuvent retrouver au sein des 80 librairies-boutiques du réseau les livres d'art et d'architecture ainsi que les guides publiés par les Éditions du patrimoine.

Avec CMN Institut, le Centre des monuments nationaux accompagne, en France comme à l'international, les établissements publics du ministère de la Culture, les collectivités, les organisations, les gestionnaires et les propriétaires de sites dans le fonctionnement et le développement de leur patrimoine historique, culturel et naturel en proposant des formations professionnelles, de l'ingénierie culturelle et l'organisation de rencontres, de conférences et de journées professionnelles.

CENTRE 
DES 
MONUMENTS 
NATIONAUX 

INFORMATIONS PRATIQUES

63 boulevard de Brou
01000 Bourg-en-Bresse
04 74 22 83 83
brou@bourgenbresse.fr

monastere-de-brou.fr

Horaires d'ouverture du monument

Ouvert tous les jours*

Du 1^{er} octobre au 31 mars : 9h - 17h

1^{er} avril au 30 septembre : 9h - 18h

*(dernier accès 30 min avant la fermeture /
évacuation 15 min avant la fermeture)*

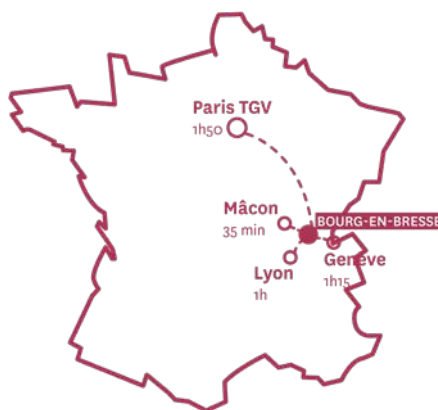
* Fermetures annuelles : 1^{er} janvier, 1^{er} mai et 25 décembre

Tarifs

Plein tarif : 11 € / tarif réduit 9,5 € / Gratuit -26 ans

Accès

- PAR L'AUTOROUTE : A39 depuis Dijon, Besançon, Strasbourg ; A40 depuis Mâcon ou Genève ; A42 depuis Lyon sortie n°7
- PAR LE TRAIN : TGV direct depuis Paris (1h50) - directions Genève, Chambéry et Annecy // TER direct depuis Lyon (45mn) - direction Bourg-en-Bresse, Besançon
- EN BUS : ligne 5 - arrêt Monastère de Brou / ligne 21 - arrêt Arbelles (depuis la gare SNCF, direction Sources)



CONTACTS PRESSE

MONASTÈRE ROYAL DE BROU

Marine Bontemps

Responsable communication et relations presse
63, boulevard de Brou - 01000 Bourg-en-Bresse
04 74 42 46 64 / 06 34 41 00 53
bontempsm@bourgenbresse.fr

AGNÈS RENOULT COMMUNICATION

Presse nationale : **Donatienne de Varine**
donatienne@agnesrenoult.com
Presse internationale : **Miliana Faranda**
miliana@agnesrenoult.com
01 87 44 25 25 / www.agnesrenoult.com